Deuxième Année — N° 19. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 6 Mars 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (I^er^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

(Illustration de Marie Monnier).

SOMMAIRE

Le Glas funèbre de la malheureuse Russie	Louise Bodin
Dialogue sur la Femme.....	Georges Yvetot
La Femme enchaînée	Laure Tarroux de Saint-Hilaire.
Propos	Ermenonville
La Montée aux Enfers.....	Noel.-E. Garnier
Notes d'une villageoise.....	G. Degroud
Libres Propos	Marianne
Un Drôle de Quartier (roman).....	Ermenonville.

LE GLAS FUNÈBRE de la malheureuse Russie

Il tinte lourdement, lugubrement dans nos cœurs ; il martèle nos tempes, il retentit en grands coups sourds dans nos poitrines. Oh ! la douleur, l'afreuse douleur d'être écrasé, poignardé, écartelé ; la douleur, l'affreuse douleur d'être vaincus, dans l'abandon de tous !

Les entendez-vous rire, tous ces despotes, fils des Hohenzollern, tous ces grands seigneurs guerriers, tous ces hobereaux militaires, cette caste de rapaces, brutes sanguinaires et menteuses — comme ils riaient, dit-on en 1871, au château de Versailles ?

Et chez nous, dans le pays qui a érigé à une place d'honneur, dans l'Hôtel de Ville de sa capitale, le groupe fameux « Gloria Victis » — chez nous, on insulte les vaincus.

On a ricané de leur agonie, des efforts désespérés qu'ils ont fait pour faire triompher l'Idée en face de la Force, de la noblesse avec laquelle ils ont dénoncé à la face de l'Univers le mensonge et l'infamie de leurs adversaires. On a dit qu'ils étaient des vendus, des traitres, qu'ils étaient de mèche avec Kühlman et Lüdendorf, qu'ils étaient des larrons en foire !

Etions-nous donc de mèche avec Bismark, en 1871, lorsque, héritiers d'un empire qui nous avait laissé la trahison et le désastre, nous avons dû accépter le traité de Francfort après avoir juré, la veille encore : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses ! » Comment peut-on oublier à ce point les heures atroces de sa propre histoire. Comment peut-on manquer à ce point de mémoire et de réflexion ? N'avons-nous pas alors imploré en vain le secours de l'Europe, indifférente à notre détresse, à notre malheur.

Et maintenant, c'est à peine si on ne se réjouit pas de la marche des Allemands vers Pétrograd — où ils sont peut-être déjà en ce moment-ci.

On nous dit même qu'on les y attend, qu'on les y souhaite. Ils remettront de l'ordre, et mieux vaut, n'est-ce pas, la botte allemande que le gouvernement révolutionnaire. Tout vaut mieux que la Révolution — ainsi pensent les fils de ceux de 89, de 91, de 93 !

Mais n'avons-nous pas connu cela aussi, cet appel au vainqueur !

Certain monde n'a-t-il pas fait risette aux beaux vainqueurs qui caracolaient aux Champs-Elysées, certain printemps d'il y a cent ans ?

Rappelez-vous les stances révoltées et vengeresses d'Auguste Barbier. On ose chez nous, en France, révéler sans indignation cet espoir de l'ennemi, cette attente de l'ennemi. Le mot de « Défaitiste » n'a-t-il de sens que lorsqu'on l'applique à un républicain qui ne veut que le salut et la délivrance de son pays ?

Mais tandis qu'on accable d'injures Lénine et Trotsky et qu'on les couvre de boue, on ne parle plus du régime tzariste, et c'est cela qui est l'important. On passe sous silence toute la duplicité d'avant la guerre de la politique tzariste, toute l'ignominie des Stürmer, Protopopoff, Soukhomlinoff et autres germanophiles notoires de la bande à Nicolas II. Autant la France, républicaine s'est vautrée aux pieds de l'autocrate sournois, féroce, complice du Kaiser, et de sa femme, allemande, espionne et Messaline — oh, oh ! c'est une Impératrice — autant elle a été implacable pour sa jeune sœur, la République russe.

Un journal qui porte le nom symbolique de Vercingétorix *n'a-t-il pas été jusqu'à réclamer, pour le tzar et la tzarine, l'hôspitalité du Château de Compiègne. On croit rêver devant tant d'inconscience et tant de basse courtisanerie.*

Tous les Français ont lu le livre remarquable de M. Charles Rivet : Le Dernier des Romanoff — mais surtout pour les histoires lubriques qu'ils espéraient trouver dedans. On en parle au fumoir, entre hommes, mais on n'en a tiré aucun bien, aucune raison de justice et d'impartialité envers les martyrs et les successeurs d'un pareil régime, perdu de crimes nationaux, ouvrant ses portes toutes grandes à l'envahisseur, livrant des armées entières, sabotant les transports et les ravitaillements.

Pour Lénine et pour Trotsky, la honte et l'échafaud !

Peut-être que si nous avions été auprès du gouvernement révolutionnaire russe, l'encourageant de notre sympathie, le touchant de notre fraternité, cherchant à le comprendre et à l'assister, peut-être eût-il été moins grisé d'illusions, moins chercheur d'absolu ; peut-être l'Allemagne eût-elle moins « osé » nous sachant présents. .

Mais nous l'avons abandonné. Sa voix, que Monsieur Wilson a dite émouvante et persuasive, ses cris d'alarme sont restés sans réponse. Non seulement, nous l'avons abandonné, mais nous avons soutenu l'Ukraine contre lui, nous avons encouragé contre lui une sorte de Vendée.

Un sénateur roumain, M. Draghigesco a écrit récemment un article poignant. Il se demande avec angoisse si la diplomatie de l'Entente va laisser la Roumanie dans l'isolement : « Est-ce qu'on abandonne ses blessés ; se désintéresse-t-on de ses soldats lorsqu'ils ont le suprême malheur de tomber entre les mains de l'ennemi ? »

Nous avons abandoné la Russie blessée sur les flots soulevés par un formidable ouragan populaire. Nous nous désintéressons d'elle maintenant qu'elle a eu le suprême malheur de tomber aux mains de l'ennemi, et l'Entente qui fait la guerre au nom des peuples, pour leur afranchissement et pour leur liberté, reste muette devant l'attentat qui se commet contre l'indépendance et la volonté de peuples odieusement trompés.

Ah ! si le glas funèbre de la malheureuse Russie pouvait être le tocsin qui nous réveillerait enfin ! N'enverrons-nous pas enfin à ces hommes qui veulent organiser la résistance dans un sursaut désespéré, au moment de la passion la plus tragique qu'un peuple puisse endurer, le mot compréhensif et clairvoyant que la France doit trouver dans son intelligence et dans sa raison, mais aussi dans son cœur tout palpitant lui-même d'infortunes imméritées.

Louise BODIN.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Dialogue sur la Femme

— Que me parlez-vous de la Femme Libre, quand l'homme ne l'est pas encore.

— En effet, c'est aller un peu vite. Pourtant, vous conviendrez que si l'homme est esclave c'est un peu de sa faute et ce n'est pas une raison pour que la Femme soit l'esclave de l'esclave.

... Comment voulez-vous que la femme s'affranchisse si l'homme reste sous le joug ?... Elle est bien inférieure à l'homme.

— Et s'il plaît à l'homme de se vautrer dans son ignominie, pourquoi faut-il que la femme reste enchaînée à ce compagnon soumis ? N'a-t-elle pas, une conscience, une volonté et une intelligence, à elle ?

— Parce que la Femme est toujours soumise à tout. Sa conscience, son intelligence, sa volonté en font la soumission personnifiée. Elle est plus faible et plus crédule que l'homme... Donc...

— Quelle loi naturelle invoquez-vous donc pour me persuader de cela ?

— Il n'y a qu'à ouvrir les yeux autour de soi pour le constater. Dans le passé, comme dans le présent, la Femme est la Femme.

... Mais il n'y a aussi qu'à réfléchir pour avoir et pour comprendre quels moyens ont été employés pour réduire la femme à cette si piteuse expression d'humanité où vous concevez encore la femme.

— Les moyens furent l'ascendant du mâle sur la femelle, tout simplement.

— Et l'ascendant du mâle, dites-le, fut l'esprit religieux et fanatique. Les mêmes esprits qui surent maintenir dans l'abrutissement de leur époque les seigneurs et les vilains furent ceux-là-même qui encouragèrent les mâles butors et ignorants à considérer la femme comme *une chose*... Et même — très saintement — certains personnages d'Eglise la firent considérer comme une *chose vile et répugnante !*

— Les Pères de l'Eglise ont pu exagérer, mais vous avouerez que la Femme ne fut pas à tort prise par eux comme provocatrice au péché. Le démon était souvent en elle.

— J'avoue, en effet, que des hommes ne se fatiguant pas, vivant très bien de la bêtise humaine avaient la sainte hypocrisie de rendre la femme responsable de leur stupide continence et de ses conséquences horribles d'aberrations sexuelles et de déviations cérébrales... On sait trop ce que fut la vie privée des habitants de monastères et de couvents, où parmi de saintes et respectables exceptions de folies mystiques, se donnaient rendez-vous tous les vices génitaux des époques révolues. Que le Seigneur ait en sa sainte Paix, ces martyrs de la chair, ces éprouvés du Dieu qui n'éprouva que ceux qu'il aime ?... Mais parlons un peu moins du passé et davantage du présent en ce qui concerne la femme.

— Oh ! le présent n'a pas rendu la Femme plus agréable aux hommes. Elle est toujours pour eux, une incessante tentation, une provocatrice au péché. Elle est restée la perversité même. Rien ne se passe d'odieux, sans que, en y cherchant bien, on ne retrouve la Femme !

— Vous allez fort, mon compère ; ce n'est pourtant pas la femme qui nous vaut la guerre actuelle ?...

— En êtes-vous bien sûr ?...

— Diable ! Je suppose que si l'on avait demandé son avis à la femme, la guerre ne se fût pas produite. Si même elle pouvait s'exprimer librement, elle serait avec tous les pacifistes du monde. Ne le pensez-vous pas ?... La femme est tout amour... La haine n'est pas au cœur de la vraie femme.

— Ma foi, non... La femme n'est pas tout amour... Elle aime la guerre. Elle a toujours admiré les guerriers... Les soldats ont toujours excité ses désirs charnels... La femme adore la brute... C'étaient aussi des femmes celles qui, je ne sais en quelle circonstance historique accueillaient à bras ouverts les vainqueurs dans leurs demeures où ne devaient plus revenir leurs maris vaincus... La femme se délecte à voir répandre le sang !... C'est une louve !... C'est une tigresse !... Ses petits ? Elle les dresse pour en faire des guerriers !... Elle veut toujours qu'ils aient quelque chose à venger... Elle se repait des représailles et au besoin, elle serait capable d'engendrer le mal à ses risques et périls, pour savourer le besoin qu'elle a de vengeances et de réprésailles... La femme est la seule femelle qui aime ses petits et qui, pourtant ne pleure pas quand on les lui prend pour la boucherie...

Ah ! non, voyez-vous, ne me parlez pas de la Femme, la Femme c'est le Mal !... La Peste, la Guerre, la Famine, tout ça voyez-vous, c'est comme la femme,, c'est du genre féminin. Oh l'affreux genre .

— L'Ignorance, la Stupidité, la Bêtise sont aussi du genre féminin et font hélas ! très bon ménage avec certains hommes comme vous, mon compère... Excusez ma franchise, car vous la méritez.

— Eh ! si vous aimez tant les femmes, couchez avec et ne m'ennuyez plus !... Moi je hais la Femme : elle est la Trahison, la Débâcle, la Défaite, la Ruine, la Honte !

— J'entends... Votre humeur, votre esprit arriéré, votre pitoyable mentaiité vous ont porté à ne faire connaissance qu'avec d'horribles mégères... Je vous laisse avec elles et je m'en vais bien vite parler d'amour et de raison avec mes aimables maîtresses : la Liberté, la Justice et la Révolte !... Adieu, cher crétin !... Bonsoir à vos sorcières. Oh ! pauvres femmes, comme ce fou vous a donc bien sali ! Pardonnez-lui, car il ne sait pas ce qu'il dit.

Georges YVETOT.

LA FEMME ENCHAINÉE

« Mais où sont les Princes d'antan !.. »

Mme Hélène Miropolski disait dernièrement que la guerre avait libéré les femmes ; à quoi Clément Vautel répondait : « les femmes préfèrent toujours un seigneur et maître à un patron ». Les hommes sont, décidément, comme ces tyrans quie ne peuvent se résoudre à abandonner le pouvoir. Leur fatuité est telle qu'ils ne doutent pas que leurs sujets ou leurs sujettes n'apprécient très hautement l'honneur de les servir : « Vous nous fites, seigneurs, en nous aimant, beaucoup d'honneur ! ».

Pour être fixé, ce n'est pas le tyran qu'il faut consulter, car il pense inlassablement « Pourvu que çà dure ». C'est l'opinion des sujets qu'il est utile de connaître. Or, l'opinion des femmes, la voici : « quand donc notre esclavage, finira-t-il ?

Les hommes ne comprennent pas du tout. Brusquement dépossédés, ils se lamentent : « Une si jolie cage, aux barreaux si bien dorés ! se peut-il que vous n'en vouliez plus ! Nous étions si heureux de retrouver le logis clair et chaud, lorsque nous rentrions du café, du cercle, ou de quelque scabreux adultère. Quand nous arrivions criant, jurant, racontant mensonges sur mensonges, vous aportant un baiser distrait — et combien las ! chères femmes, qui ne nous deviez même pas les dorures de la cage — puisque nous avions pris la précaution de vous choisir richement dotées ! Que nous ne protégions que contre d'illusoires dangers — puisque votre faiblesse n'était faite que de notre tyrannie. Quand nous rentrerons, désormais, grincheux et fatigués, ne serez-vous plus là, patientes et résignées, toujours prêtes à croire et à pardonner ? »

Trop tard. Il ne tenait qu'à l'Homme d'être le protecteur tendre et sûr, l'ami charmant et fidèle dont on ne saurait se passer. Pourquoi faut-il, et Mme Hélène Miropolski l'affirme, que les femmes en arrivent à considérer la guerre comme leur libératrice. L'Homme désolé crie : « Que nous étions heureux ». Et la Femme répond : « Enfin ! voici la première fois, depuis que

l'humanité existe, que nous savons ce que vivre veut dire ! ». C'est d'une ironie peu banale. Si l'Homme n'a pas su faire regretter son règne, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même ! Sans doute ne sut-il pas être l'ami tendre, loyal et fort ! Quand on exige la fidélité, il faui la pratiquer soi-même. Lorsqu'on prétend être le plus fort, il faut se servir de sa force pour protéger, et non pour s'arroger tous les droits. Il faut savoir affronter la vie vaillamment et lutter pour la femme qu'on aime, au lieu de transformer le mariage en un fructueux coup de Bourse. Enfin, lorsqu'on prétend à une supériorité. il faut la prouver.

Ah ! Messieurs don Juan, Courpière ou Priola d'avant la guerre vous qui ne saviez rien de plus charmant que l'adultère, qui trouviez le foyer fastidieux et la fidélité encombrante, et qui prenez la femme comme un cigarette qu'on fume et que l'on jette ! Vous avez ouvert la cage, et la Femme est partie ! Et vous criez : « Reviens ! Il y a encore des baisers et de l'amour ! » — « Oui ! mais il y a les barreaux ! »

Où est le Passé ! Où est le Passé !...

« Mais où sont les Princes d'antan ! »

Laure TARROUX de SAINT-HILAIRE.

PROPOS

Il y a eu ici, dans les années qui ont précédé la guerre, des hommes qui étaient pacifistes, et il y en a eu qui étaient belicistes. Lorsque les conditions de l'impartiale équité naîtront dans la liberté reconquise, on recherchera les noms, peu nombreux d'ailleurs, de ceux qui redoutant les malheurs d'un immense conflit, s'efforçaient de le conjurer. On regrettera de ne pas les avoir mieux écoutés et encouragés et l'on traîtera avec le mépris qu'il mérite le parti chauvin qui ridiculisait l'effort généreux et clairvoyant de ces homems de paix.

C'est cet inéluctable loi de l'équilibre et de la compensation qui s'impose à l'esprit lorsqu'on relit la collection de la revue *La Controverse*, qui cessa de paraître à la veille de la guerre dont elle avait prévu — et combattu en vain, hélas ! — la redoutable éventualité.

Son vaillant directeur, Ernest Archdeacon s'y dépensa en démonstrations dont le prophétisme apparait maintenant dans sa mélancolique inutilité. Il n'y a pire sourds que ceux-là qui ne voulaient pas entendre. On pourrait reproduire des passages saisisants d'articles tels que celui qui a comme titre : *le vrail Péril Allemand*, où sont tirées les conclusions qui découlaient dès lors implacablement des enquêtes de Jules Huret et de Victor Cambon ; d'autres comme *Contagieuse folie*, où est dénoncé le péril que fait courir au repos du monde les excitations chauvines ; et de quantité d'au tres.

Je voudrais seulement aujourd'hui révéler le sentiment de l'auteur sur la question du féminisme qui nous intéresse plus spécialement ici.

« ... On peut attendre une conséquence considérable du «vote éventuel des femmes. Parlons de la guerre : avec quelle « tristesse ne voyons-nous pas ces individus, qui se sont affu- « blés de l'épithète de nationalistes, passer leur temps à jeter de « l'huile sur le feu cherchant par tous les moyens à produire « l'effroyable conflagration, la catastrophe sans précédent que « serait une guerre entre nous et nos voisins de l'Est...

« Eh bien, il y a une chose dont je suis d'ores et déjà bien « certain : c'est que, le jour où les femmes voteront, elles sau- « ront bien faire aboutir les mesures nécessaires pour sauve- « garder la paix, pour ne pas envoyer bêtement et criminelle- « ment à la boucherie leurs frères, leurs fils et leurs maris.

« Si les femmes votaient, ce serait, non seulement la fin « des guerres, mais aussi celle de ce cauchemar perpétuel, qui « s'appelle la paix armée, qui nous désorganise et qui nous « ruine. Car, de surenchère en surenchère militaire, nous finis- « rons bien par employer le dernier de nos laboureurs à porter « le fusil, au lieu de cultiver la terre. C'est ainsi que, notre « prétendue civilisation nous rapprochant de plus en plus de « la barbarie, nous verrons, sans doute, un jour chez nous des « famines ausi épouvantables que celle de l'Inde... Quand les « femmes auront voix au chapitre, elles mettront la vie de leurs « proches au-dessus des préoccupations d'un point d'honneur « mal compris, et penseront, avec raison, qu'il y a, ici-bas, bien « assez de fléaux « naturels » pour décimer, pour faire souffrir « les hommes, sans en ajouter encore d'autres, « artificiels », « provenant de leur sotte méchanceté ou de leur ridicule or- « gueil. » (*La Controverse*, 15 mai 1914).

Absorbé par d'au.res soins, j'avoue que je n'avais pas fait du *Féminisme* une étude suffisante ; mais, à l'heure actuelle, je crois me rencontrer avec infiniment d'esprits dans mon cas en disant que le gouvernement des hommes seuls ayant fait ses tristes preuves, l'intervention des femmes ne saurait au moins dépasser ces limites du pire, et qu'en l'état de la cause elle reste notre ressource et notre espoir.

***

Je lis au hasard un article de Ch. Rappoport, celui de *la Vérité* du 25 sur la Révolution russe : *Nous n'avons jamais flatté les vainqueurs du jour.* » (Comme les anciens rois de France, l'auteur se désigne lui-même par le pluriel *nous*). *Nous avons critiqué sans ménagement la tactique de Lénine et Trotsky...* » Ceci est bien vrai ! Poursuivons. « *Ils envoyèrent appels sur appels au prolétariat mondial... Mais l'Occident a ses traditions, ses organisations, sa tactique consacrée...* » Il a surtout sa presse Nordscliffienne, Hébrardique and C°, avec tous ses succédanés. qui a comme mot d'ordre de ne rien entendre mais de tout bafouer. « *Les puissantes organisations occidentales n'ont pas bougé. Beaucoup n'ont même rien compris à l'explosion volcanique russe... Résultat : l'isolement de la Révolution.* »

Ch. Rappoport est un type dans le genre de Ch. Maurras, lequel écrivait à Georges Pioch : « Cette guerre , je l'ai prédite et annoncée ». Ce qui avait inspiré à un intime à moi le quatrain que voici :

Nous en semions l'idée, œuvre très mémorable,
Et nous nous efforcions de la faire accepter.
Pour nous la guerre était d'autant inévitable
Que nous renversions ceux qui voulaient l'éviter !

Il n'y a nul peine à prédire le mal que l'on prépare avec tant d'ardeur et de persévérance. Et il n'y a pas davantage de mérite à Rappoport à constater l'isolement de la Révolution russe qu'il a tant contribué à isoler. Car on accordait un certain crédit à Rappoport, à cause de son origine ; il en a abusé.

Ce qui est incroyable, c'est que des journaux classés républicains, démocrates, indépendants, etc.. que scais-je ? aient accueilli cette campagne de dénigrement et de déconsidération systématique du plus noble mouvement et du plus profond de l'heure actuelle ; de celui auquel le président Wilson a rendu hommage ; et aient consenti à laisser jouer chez eux, en le transposant, l'air que joue sur son clavier le néfaste et exécrable Hervé !

***

Vous parlez de progrès. Il est incontestable et flagrant en ce qui concerne l'extermination de l'espèce, le bombardement aérien à la faveur de la nuit des villes endormies, etc... Mais d'autre part ? Ecoutez.

Tout récemment, dans les après-midi claires de décembre et de janvier, vous avez pu voir des groupes arrêtés dans les grandes artères de Paris (ville lumière !) et regardant en l'air. « Baillant aux coquecigrues » dirait Théophile Gautier. Et vous avez pu entendre des réflexions dans ce goût : « C'est un avion !... Il marche!... C'est peut-être un boche !... »

Que considéraient ces gens ? Simplement et sans s'en douter, Vénus, notre planète sœur, à ce moment dans des conditions de visibilité rares. Ces groupes ahuris et inquiets étaient composés de gens de toutes classes : c'était l'égalité dans l'ignorance crasse !

Le patriarche Chaldéen, le soir, par les belles et claires nuit de l'Orient, contemplait les étoiles dont il connaissait très exactement le cours, et, assis avec les siens devant sa tente, il devisait des choses infinies...

Vous parlez de Progrès !

ERMENONVILLE.

PETITES NOTES. — Le 23 février 1916, M. R. L. Outhwaite citait à la Chambre des Communes ces paroles empruntées à *The Candid Rewiew :* « Il est faux de supposer que les vieillards sont prudents ; au contraire, car ils n'ont pas le temps d'attendre.... » C'est sans doute pourquoi les ..... se hâtent et se multiplient.

— Le garot qui devait être desserré se resserre au contraire au cou de notre sainte idéale La Liberté. Il n'y a plus guère qu'un sujet qui peut être traité librement, celui de la future Société des nations. Les gouvernements n'entravent point cette diversion ; au contraire. Et l'on voit des esprits libéraux et libérés, des socialistes se tourner vers ce lointain mirage et s'occuper d'autant plus de l'avenir qu'ils se désintéressent davantage du présent. Dans cette Société *in abstracto* et sans date, on sera libre et par conséquent, heureux....

ERM.

LA MONTÉE AUX ENFERS (1)

Depuis les *Belles de Nuit* — avant l'Ere de Sang — où passait un souffle baudelairien avec un « nouveau » frisson nouveau. Maurice Magre s'était tu. N'allez pas croire que j'ignore et qu'il faille ignorer les *Colombes poignardées* où « d'une main légère et lasse l'auteur effleura la grande tragédie de l'amour pendant la guerre » (Marcelle Capy)... Mais il n'y peint qu'un coin de vie : c'est à la gorge que ses colombes portent leur marque sanglante et la plaie est cicatrisée. Seules les plumes, comme une « Légion d'honneur », attestent la blessure éternelle. Ainsi vont, dans les allées du Bois, avec des yeux d'enfant, au bras d'une infirmière attendrie, des jeunes hommes... Ils s'envoleront tout à l'heure, la chair neuve, le sang fécond, les nerfs apaisés, et rien ne témoignera de leur grande souffrance, que la taahe rouge d'un ruban et un souvenir de femme... Ce sont les heureux de la guerre... Ils le disent ; vous pouvez les croire... Ils ont vu tant mourir autour d'eux :

On a crucifié le page au maillot noir...

Eux sont les pages au manteau de gloire... Le Paradie de la Vie s'ouvre à leurs pas hésitants !

J'ai voulu en ces quelques lignes, rendre sensible la « manière » différente des deux derniers ouvrages du poëte, *Les Colombes poignardées* et *La Montée aux Enfers*, qui est dans la tradition des *Belles de Nuit* comme nous sonmmes « nous-mêmes » après quarante mois d'un carnage où nous survivons. — Je veux dire par là que la guerre est présente à chaque page de ce livre, où l'auteur ne la nommera que pour l'assurer qu'il ne renonce à rien, devant Elle, si dignement, si noblement qu'on sent qu'elle baisse la tête et s'en va. Elle a d'autres lèvres à qui tendre la main : un Barrès effacera l'outrage, de sa salive cariée !

L'haleine des poëtes ne s'empuantira pas à son contact.

L'Invisible trésor qui ne doit pas périr

Seuls peuvent nous la conserver ceux qui l'eurent en « part d'héritage ». Pourquoi sommes-nous à reprocher, chaque jour, au « Corbeau de France » ou à des Capus, de la même gent croassante, d'avoir renoncé au « Don » qu'ils n'eurent — quand ils l'eurent — entre leurs mains, que juste assez pour la laisser choir, impuissants même à la transmettre à ceux qui l'attendaient d'eux (s'il y en eut jamais) !...

Qui donc la recevra de la plus jeune race
De ces hommes marqués par une croix de sang ?
Les cœurs sont plus mauvais, la lumière est plus basse,
C'est un soleil de mort qui dans le ciel descend...
...Quel héros juvénile osera crier grâce ?

Penchez-vous vers nous des soldats, Maurice Magre, et entendez nos voix...

La *Montée aux Enfers*, où continue de s'affirmer « l'originalité » du poëte, s'apparente aux *Fleurs du Mal* comme déjà les *Lèvres et le Secret* et les *Belles de Nuit* — et au Rimbaud du *Bateau ivre* (la Baleine en rut), pour cette raison qu'on est toujours le fils de quelqu'un, sans l'avoir choisi — et le hasard qui préside, comme aurait dit feu Richepin, à la génération aveugle aurait pu, M. Barrès descendant en ligne directe de Basile, faire plus mal les choses.

La part personnelle — celle-là dont la *Chanson des hommes* était la source féconde où toute l'œuvre devait s'alimenter — reste suffisante pour qu'on puisse rappeler, sans que le poëte en prenne de l'ombrage, la « fatale » influence qui depuis Homère marque à leur berceau — Villon précédant Verlaine dans les siècles — ceux que doit déchirer le « divin tourment ».

La part de la guerre — comment y échapper ? — n'est pas, comme le dompteur jette aux fauves le quartier sanglant qu'ils exigent pour l'épargner, le délire sacré, le chant de mort, le « Tue-les » héroïque des hérauts barrésiens, mais un défi hautain — et un coup de cravache !

Dans ma cantine, où voisinaient le *Feu* et les *Victimes*, de Georges Pioch, j'ai déposé la *Montée aux Enfers*, pieusement.

Noël-E. GARNIER.

(1) Un volume, chez E. Fasquelle, éditeur.

Notes d'une villageoise

.....Tu me dis, mon ami, que les féministes manquent de hardiesse, et parfois de courage ; tu sais cependant ce qu'il advient de celles qui en montrent !
le régime du droit commun, la calomnie.

Pourtant, de courage nous n'en manquons pas, nous qui depuis bientôt quatre ans tremblons chaque jour, frissonons chaque nuit à la pensée des êtres chers perdus dans la boue et dans le froid ; nous qui essayons de vous remplacer auprès des petiots qui ont faim, des vieux parents qui vous espèrent. Ah, certes, il en faut du courage pour souffrir, et toutes, de la plus jeune à la plus vieille, les larmes passent usant les yeux mais n'émoussant pas l'énergie, ce qui ne veut pas dire que nous sommes sans impatiences et sans fatigues.

Nous y pensons bien à crier, malgré les menaces de votre Gouvernement, que nous souffrons, qu'il est temps d'essayer de finir l'hécatombe humaine, que si l'on veut des enfants il faut au moins des pères ; mais combien parmi nous auraient le courage, ou même le moyen d'être franches et hardies ? '

. — Et parmi celles-là, vois-tu, il en est dont l'absence laisserait des petits sans maman, des foyers sans feu, des huches sans pain, et d'autres dont l'époux souffre là-bas des tortures physiques auxquelles il ne faut pas que s'ajoute la crainte de trouver le nid abandonné à la prochaine permission.

Pouvons-nous employer la violence, nous qui souffrons de la

violence des hommes ? Non, nous voulons rappeler à nos sœurs qu'elles sont nées bonnes et qu'elles doivent rester. Nous voulons que la peine où elles sont depuis des mois et des mois, leur soit un enseignement à se souvenir qu'elles sont des mères et à ce titre ont des droits, et un encouragement à faire de leurs enfants des êtres épris de justice et de paix, sans cesser pour cela d'être forts, préparant ainsi une génération plus intelligente, plus humaine que ne l'est la nôtre, si bête qu'elle n'a pas su éviter le fléau.

Et si nous voulons notre sexe meilleur, c'est afin que lorsque votre équité, plus simplement peut être, votre curiosité, leur aura conféré le droit de vote, les femmes n'apportent pas à l'urne le nom de ceux qui, par des phrases fumantes de poudre, par des écrits flamboyants de gloire militaire préparent à nos fils un avenir où se meut le fantôme de la guerre.

Germaine DEGROUD.

Libres Propos de Marianne

ON EN PARLE...

Oui, toujours davantage on en parle... On n'en parlera jamais trop...

On en parle de toutes les façons...

On en parle dans tous les mondes... et même dans toutes les parties du monde...

Le plus drôle, c'est que ceux mêmes qui ne voudraient pas qu'on en parle, sont ceux qui en parlent le plus.

Le plus étrange, c'est qu'on défend d'écrire tout ce que l'on pense à ce sujet.

Je vous entends :

Mais quel sujet ? De quoi s'agit-il ?... Où voulez-vous en venir ?... me criez-vous.

Eh ! bien je n'ose même pas vous le dire de quoi il s'agit. Mais, je suis bien certaine que vous êtes entièrement de mon avis.

Mon avis ? Vous voulez le connaître ? Vous insistez ?... Comment y résister ?... Mon avis, je peux vous le donner en cinq mots :

«Qu'on nous donne la Paix !... »

LES FEUILLES POUSSENT

Ce n'est pas le printemps qui les fait pousser les feuilles dont il s'agit.

Et pourtant, c'est bien une sorte de renouveau qui porte à la multiplicité des feuilles... Il y a comme une sève d'idées dans le monde... Chacun veut exprimer sa pensée... Et le journal en est le seul moyen.

Et voilà le pourquoi de l'éclosion de tant de feuillés nouvelles.

Qu'en dites-vous de la crise du papier... C'était donc *pour de rire ?*

Un nouveau journal qui s'appelle *Oui* a fait tapage pour son apparition.

Inévitablement, nous en verrons paraître un autre qui s'appellera : *Non... Oui* ou *Non*, ça ne dit pas grand'chose. C'est un titre bien insignifiant et qui ne compromet pas.

Nous verrons bien ce que nous donnera d'intéressant ce nouveau quotidien.

A propos de quotidien, je l'ai dit, le *Quotidien de Paris* est disparu. Il n'y a plus qu'à savoir pourquoi. En attendant, rassurez-vous, le principal motif est sûrement qu'il voulait rester propre et libre. Il en est mort... Cela, je vous prie de le croire, c'est asez beau. Il nous reste heureusement le *Canard Enchaîné*, si vivant, si spirituel, le seul qui fasse la bonne et gaie propagande jusqu'auboutiste puisqu'il est le seul journal qu'on lise *jusqu'au bout* sans se faire de mauvais sang.

REVEIL SYNDICALISTE

De toutes parts, pleuvent les revendications ouvrières.

Dimanche dernier, 24 février la belle et grande salle de la rue Grange-aux-Belles était trop petite pour contenir tous les travailleurs des administrations de l'Etat.

Les femmes y étaient très nombreuses, Une grande partie des employées du Ministère des Finances s'y trouvaient. Le Pavillon de Flore avait lâché tout son charmant personnel... que c'était comme un bouquet de fleurs.

Tout ce monde réclamait une indemnité de vie chère qui ne soit pas dérisoire. C'est pourquoi à l'issue de la réunion, l'ordre du jour suivant fut voté à l'unanimité :

Les ouvriers, agents et employés des services publics, réunis le 24 février 1918, 33, rue de la Grange-aux-Belles, au nombre de 6.000.

Après avoir entendu leurs camarades : Baleux, des fonctionnaires : Gervaise, de l'Union fédérative des travailleurs de l'Etat ; Bidegaray, des cheminots ; Laval, député de la Seine ;

Considérant :

Que les conditions d'existence deviennent chaque jour plus difficiles en raison de la hausse croissante du prix des denrées et objets de première nécessité ;

Que les indemnités de vie chère jusqu'ici allouées non seulement ne sont pas en rapport avec cette hausse, mais sont absolument insuffisantes ;

Que le projet actuel du gouvernement ne saurait donner satisfaction, protestent contre ce projet ;

Décident de poursuivre d'un commun accord :

1° Le relèvement des suppléments de traitements à 3 francs par jour, soit 1.080 francs par an pour tous les agents, hommes et femmes, permanents et temporaires ;

2° L'unification des allocations pour charges de famille suivant les conditions adoptées pour les personnels militaires ;

Et s'engagent, en se séparant, à maintenir étroitement, dans l'avenir, l'union nécessaire pour les améliorations de la situation matérielle et morale de tous les travailleurs.

QUI L'EUT DIT ?...

Au cours de la réunion des exploités de l'Etat le député de la Seine, Pierre Laval, comme argument en faveur du groupement, se mit à faire l'éloge des agents de police, des gardiens de prison mêlés au personnel de toutes catégories des ouvriers et employés de l'Etat venant revendiquer dans cet antre redouté et tant calommnié de la C. G. T. En effet, pour qui se souvient, ce n'était pas pour revendiquer que les *flics* envahissaient autrefois la Bourse du Travail... Qui l'eût dit qu'un jour ils applaudiraient aux exhortations des militants syndicalistes...

Pourtant, ne nous faisons pas trop illusion. Il est des métiers qui comportent certaines réserves... Les producteurs n'ont pas trop à se plaindre durant la guerre du contact de *frère Flic*, comme dirait Gustave Hervé.... Mais que viennent d'autres temps, il viendra peut-être aussi d'autres mœurs... Et qui sait ?...

Quoi qu'il en soit, c'est un fait à noter que ces réfractaires professionnels du syndicalisme en deviennent partisans.

Aussi le lendemain, lisait-on dans un nouveau grand quotidien, oui, madame, on y lisait l'écho suivant :

CHACUN SON TOUR...

M. Yvetot, dans la cour de la C. G. T., s'entretient avec ses amis Grandidier et Vignaud. Ils échangent des souvenirs que l'actualité nourrit. Tous trois, en effet, ont été prisonniers à la Santé, pour délits d'opinion.

— Tu te rappelle le grand qui nous disait... Ah ! il n'était pas toujours commode ! Un jour...

Et M. Yvetot de raconter une anecdote. Soudain il s'interrompt :

— Mais... mais... c'est lui ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Qui, lui ? disent Grandidier et Vignaud.

— Eh bien, le gardien !

— Le gardien !

En effet, c'est le gardien. Le gardien dont Yvetot était en train de parler.

Il s'approche, reconnait ses anciens détenus, salue... On lui serre la main sans rancune.

— Alors, vous venez à la C. G. T. ?

— Mais oui ! C'est notre réunion. Nous avons aussi nos revendications... On revendique. Tout le monde revendique. Même les juges, qui sont allés voir le ministre des finances le mois dernier.

Et l'on rit, ceux qui ont été enfermés pour avoir revendiqué, et celui qui les a tenus enfermés.

Ce que ne dit pas l'écho en question, c'est que M. Yvetot, — que je connais bien — disait aussi que gouvernants, juges, policiers, etc., devraient bien aller en prison avant d'y faire aller les autres.

C'est très juste, en effet.

Car, entre nous, comment voulez-vous qu'ils aient une idée de la peine qu'ils appliquent et font subir à d'autres ceux qui ne l'ont jamais subi eux-mêmes. Je fais exception pour la peine de mort.

DANS LA COUTURE.

A la suite d'une entrevue entre patrons et ouvriers de la grande couture parisienne, au ministère du travail, les patrons avaient soumis leurs propositions de salaires minima. Les ouvriers ne l'acceptèrent pas.

Alors une proposition transactionnelle fut soumise aux travailleurs de l'habillement par M. Piquenard, directeur du cabinet de M. Colliard, ministre du travail.

Cette proposition fut acceptée après avoir été soumise à l'approbation des déléguées ouvrières.

Les minima de salaires, pour les ouvrières couturières à l'atelier, seront donc fixés comme suit :

Petites mains, 3 fr. 50 ; secondes mains, 5 francs ; premières mains, 7 francs ; mécaniciennes, 8 francs ; ouvrières au tailleur : premières mains, 8 francs ; secondes mains, 6 fr. 50.

Pour les apprenties, le salaire minimum proposé est de 1 franc pour la première année et de 2 francs pour la deuxième année. Les ouvrières demandent que, du sixième au douzième mois, un minimum de 1 fr. 50 soit accordé à l'apprentie.

La proposition comprend également l'application du principe : « A travail égal, salaire égal. »

Deux questions restent à régler : 1° la majoration des heures de veillées ou de dérogation, que les ouvrières voulaient de 100 0/0, mais consentent à limiter à 75 0/0. La proposition ministérielle ne prévoit qu'une majoration de 33 0/0 ;

2° Le droit au délai-congé que les patrons ne consentent à accorder qu'après trois mois de présence à l'atelier, tandis que les ouvrières réclament ce droit après une semaine de présence.

D'autres questions sont en litige. Il y a surtout la question d'apprentissage.

Notons seulement pour cette fois le succès des syndicalistes couturières et suivons de près leur action corporative.

GROUPONS-NOUS ET DEMAIN...

On ne le dira jamais assez aux ouvrières, combien il est utile pour elles de se grouper. Il faut le répeter toujours ; il faut le répéter partout et, jamais trop, on ne dira que l'union fait la force.

Il n'y a heureusement pas qu'à Paris où se fait l'efficace propagande syndicaliste auprès des femmes qui contribuent actuellement en si grand nombre à la production de la richesse nationale. En province aussi, l'on sème de bonnes idées. A preuve :

« Samedi soir, 23 février a eu lieu, à la Halle aux Toiles, à Alençon, une conférence-causerie par le camarade Thomas, maire du Kremlin-Bicêtre, devant une foule nombreuse composée presque entièrement de femmes.

« Le conférencier exposa comment par la force des choses les femmes avaient été amenées à remplacer les hommes dans la plupart des travaux. Il montra clairement que les femmes produisent un travail égal à celui des hommes ; il est donc de toute justice qu'elles touchent le même salaire. Pour obtenir leurs justes revendications elles doivent se grouper et entrer dans les syndicats, qui les aideront à atteindre leur but. A l'heure grave que nous traversons, partout l'émancipation de la femme est un fait acquis, puisque nous sommes prêts à lui donner le droit de vote : la femme du Peuple, qui peine à l'atelier ou à l'usine, fait donc partie de l'organisation ouvrière et a droit à sa place parmi les syndicats qui l'aideront de tout leur pouvoir à obtenir un meilleur sort. »

Les lectrices de la *Voix des Femmes* savent tout cela ; mais elles se réjouiront de savoir qu'on l'apprend à d'autres femmes qui l'ignorent encore.

Propageons nos idées ! Semons tant et plus, autour de nous, la bonne graine de dignité, de solidarité ouvrières.

Immense doit être demain le rôle de la femme dans la société. Il faut s'y préparer.

MARIANNE.

« Notre collaborateur Alfred Fabrègues, directeur du « Foyer du Vitalisme », vient d'être de nouveau mobilisé. En attendant son départ au front, il tâchera de s'acquitter le mieux possible de ses obligations d'écrivain. Il envoie aux amis et confrères son souvenir cordial. En attendant la fin des angoisses il a désigné Maurice Wullens pour le remplacer à la direction du *Foyer du Vitalisme*.

M. Fabrègues est affecté au 53e d'Artillerie, 67 Batterie. par Clermont-Ferrand.

LE JOURNALISTE

qui sent venir le vent et multiplie les scandales

Bonhomme nous subit jusqu'ici sans crier.
Si pourtant quelque jour chez lui le dégoût monte.
Avant qu'il se décide à nous vomir de honte,
Sur sa tête vidons le fond de l'encrier !

ERMENONVILLE.

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

IV. — La Catastrophe.

(*Suite*)

Je restai là, cloué par l'horreur, trempé jusqu'aux os, écoutant les rumeurs décroissantes du double cataclysme.

Au bout d'un certain temps, le Niagara souterrain semblait diminuer d'intensité, et la trombe d'air qui tournoyait en entonnoir à son orifiice ralentissait sa dangereuse giration ; la nappe mystérieuse semblait donc s'épuiser. En effet, le bruit devint bientôt plus faible, puis indistinct, et tout rentra dans le silence.

La fureur du ciel s'était également apaisée ; déjà l'aube blanchissait à l'Orient un ciel redevenu pur.

On n'entendait plus que l'égouttement des toits et le bruit des rigoles : le quartier muet s'essorait.

Je courus chez moi, me sécher entre mes draps.

Je ne dormis pas ; je pensai, je pensai...

Remuant ces souvenirs après plus de trente-cinq années, je reconnais et bénis la main de Dieu, qui se servit d'un petit être ignorant et courageux, pour ruiner les projets infernaux d'hommes délibérés et redoutables. Où en serions-nous maintenant si le fléau préparé dans le plan révélé ci-dessus avait reçu son accomplissement ? S'il s'était constitué, en effet, une presse entièrement asservie au Mal ; une presse sans conscience, sans pudeur, sans morale et sans foi, toujours prête à se vendre, servant les arrivés quels qu'ils soient, méprisant le talent et l'idée, et n'exhaussant que le puffisme qui paie ! Quel épanouissement ce serait aujourd'hui, de mensonge et de régression ! Européens, nous ne serions plus des nations vivantes et progressantes, mais des conglomérats d'êtres flasques journalisés à saturation, et des troupeaux inertes, dénués d'énergie et d'idéal et prêts à être menés à toutes les boucheries au son des boniments imprimés !

Oh ! oui ! Où en serions-nous ?

Le lendemain, les journaux du soir publiaient la nouvelle sensationnelle suivante :

Une catastrophe à Montsouris

« Un accident colossal et inexplicable s'est produit à Montsouris la nuit dernière pendant l'orage. Les immenses réservoirs construits depuis quelques années, et où viennent aboutir les eaux de la Vanne, se sont complètement vidés. Or, leur contenance est de trois cent vingt mille mètres cubes !

« Que s'est-il produit ? On ne sait pas encore au juste. Le radier, maintenant à sec, paraît être en bon état ; ce ne serait donc pas lui qui aurait cédé.

« Ce qu'il y a de singulier dans cet accident, c'est que nulle part aux environs on ne trouve traces de cette immense quantité de liquide. Les ingénieurs supposent que la conduite maîtresse a dû se rompre à quelque distance, probablement par un effet souterrain de la foudre qu'on a vue tomber dans ce quartier, et les eaux se seraient déversées dans les catacombes qui, comme on le sait, minent tout le plateau d'Enfer. Ces anciennes carrières sont excessivement vastes dans leurs infinies ramifications. Elles ont, dans les endroits non visités, des fissures géantes, véritables abimes dans lesquels les trois cent vingt-cin millions de litres d'eau des réservoirs ont pu s'engloutir.

« Les réservoirs ont mis environ deux heures à se vider, et cela correspond au calcul des ingénieurs.

« On ne signale aucun accident de personne.

« Pourtant, au moment où nous mettons sous presse, on dit qu'une vieille épicière des environs n'a pas été vue ce matin comme à l'habitude, et que sa petit boutique est restée fermée. Nous n'avons pas le temps de contrôler si cette disparition a quelque rapport avec la catastrophe de cette nuit. »

*
**

Mon quartier, ce soir-là, était plus animé que d'habitude. On venait des environs contempler les talus gazonnés de Montsouris, derrière lesquels il s'était passé quelque chose la nuit précédente.

Des reporters examinaient la devanture sordide et close de la boutique Bodin. Ah ! j'eusse pu leur indiquer un fameux tuyau !

Je montai sur le talus des fortifications ; là où j'avais eu des conciliabules avec le petit.

Une dernière fois je voulais embrasser du regard le quartier pauvre que j'allais quitter pour toujours.

Le soleil disparaissait derrière le plateau de Châtillon ; tout ce côté du ciel, empourpré et mauve, avait un aspect tragique ; sur Paris, au contraire, flottait une brume grise indéfinissable, comme une exhalaison de douleurs et de turpitudes.

De mon tertre vulgaire, je revis les objets accoutumés. Les maisons basses et sales, les champs vagues, les palissames délabrées, le peuplier chétif et cassé. Voici les toits inégaux de la maison Martinetti ; ces toits sous lesquels s'allumèrent des espérances aujourd'hui éteintes ; à côté la maison du muet, qui sans doute aujourd'hui repose *au fond* avec son acolyte la Bodin. Puis là, sur la droite, la petite maison blanche où je payai d'une égale proportion de joie et de douleur mon apprentissage de la Femme ; enfin voilà là-bas, sous ces arbres, la maisonnette de l'ami que la mort vient de me prendre.

— Je te quitte avec soulagement terre ingrate et maudite ! « Le cormoran et le butor te posséderont, le hibou et le corbeau t'habiteront... Et on étendra sur toi le cordeau de désordre et niveau de désolation. »

Descendant de mon talus, je me disposais à me diriger vers le grand Paris qui s'allumait. Dans un angle de murailles, assises sur des débris, je rencontrai Titine et Lucie, désemparées, dolentes, rabougries, ouvrant sur l'horizon familier leurs pauvres yeux anxieux.

— Ne l'attendez plus leur dis-je. Il ne reviendra plus jamais !... Jamais !

Et je m'éloignai dans la nuit...

ERMENONVILLE.

(*Tous droits réservés*).

(FIN)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris